Document generated on 05/24/2025 3:43 a.m.

Espace Sculpture

Parutions

Number 69, Fall 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/8979ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2004). Review of [Parutions]. *Espace Sculpture*, (69), 45–48.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHAEL MARANDA, *Decoy*, 2002. Detail. Harpsichords, headphones, ink on paper, soundtrack. Dimensions variable. Photo: courtesy of the artist.

tion marks in the precise places that they are found in the original text, and choosing quite specifically this particular text, he nonetheless claims, only to erase, the philosophy of the book. On the one hand, he renders the text as image, and on the other — where he leaves only the corrections in Wittgenstein's *Tractatus* —, the futility of attempting to make sense *of the world, as philosophy strives* to do.

These earlier works brought the criticism that Maranda, being an artist, was too conceptual and should, as a real artist, make objects rather than try to render concepts visible. This critique triggered the installation *Decoy*, which the artist made partly in order to demonstrate that he was indeed *not good enough with his hands to* create an object that was perfect, an object that was beautiful and useful, in short, an object that was art. The flawed yet elegant instruments are the fruit of Maranda's long labour, and the accompanying music, played by the artist, further underlines his lack of manual proficiency. Poet and essayist Tim Lilburn points out that the harpsichords refuse transcendence; so too, the artist aligns himself with these instruments and their inability to perform the tasks demanded of them. Lilburn references Kant's *Critique of Reason* and the claim of metaphysics that the mind lures, then betrays us. Similarly, a decoy is there to lure and then deceive. In this case, the *claim is on the one hand*, that an artist does not necessarily excel in making things, and, on the other, that beauty — these handcrafted instruments and music — does not always emerge, even when the correct steps are followed.

Nonetheless, I would take issue with Lilburn's claim that these instruments are "broken in spirit... shorn and weak," for they clearly stand in for something complete. Maranda's harpsichords need not be functional for they represent an idea: a striving for beauty and transcendence. The halting attempt at playing the notes that we hear are the artist's admission that he is not the artist that he was demanded to be. However, the poignancy, the futile but intense striving in his attempt to be, is quintessentially artistic. Standing before *Decoy* one is filled with an intense admiration and emotional empathy with the artist who devotes his life to trying to make sense; to continue, like Sisyphus, his way up the mountain. ←

PARUTIONS

Maurice Savoie. *Un parcours alchimique.* Catalogue publié par le centre Materia, Québec, 2004, 47 pages.

Des premières murales des années 1960 aux assemblages récents, l'exposition *Maurice Savoie. Un parcours alchimique* permet d'accéder à l'univers de l'un des plus importants céramistes québécois. Le catalogue — première monographie consacrée à Maurice Savoie, signée Lisanne Nadeau, commissaire de l'exposition — fait honneur à l'œuvre de ce « créateur délinquant », pour reprendre l'expression de l'auteure. La publication — impeccable — prend en effet le relais de l'exposition par-delà la présentation éphémère des œuvres et peut être envisagée dorénavant comme une référence sur le travail de Maurice Savoie. Son œuvre est ainsi abordé dans une perspective historique doublée de récits biographiques, d'analyses des sources et des problématiques soulevées par le médium. L'étude participe ainsi à l'entreprise de reconnaissance du céramiste qui aime se qualifier de sculpteur, statut qu'il revendique comme une fantaisie, sans prétention. Et à voir son corpus d'œuvres peuplé d'animaux fabuleux composant un bestiaire de porcelaine, de bronze et de bois, on n'en doute guère. Son univers est celui de ce chien à deux têtes et à six pattes, dont les filiations remontent aux récits mythologiques. Le céramiste aime s'inspirer des descriptions extravagantes de Borges décrivant la mythologie chinoise où vit « un animal qui ne mange pas, mais qui sait danser ». D'autres pièces prennent leur source dans le monde onirique ou dans les récits de voyages, *Moby Dick* ou l'Arche de Noé. Bienvenue dans le monde de Maurice Savoie !

Celui qui a découvert la poterie dans sa jeunesse à l'occasion d'une visite d'atelier lors d'une balade entre Sherbrooke et Montréal raconte : « Il y avait cette odeur de terre, je voulais faire ça, ne sachant pas encore ce qu'était ce métier-là. » Cette découverte le mènera plus tard à l'École du meuble de Montréal en 1954, en passant par des formations déterminantes en Italie et en France, jusqu'à l'École des beaux-arts de Montréal au début des années 1960. Depuis, Maurice Savoie a reçu plusieurs prix et maintes distinctions. Il a notamment été nommé membre de l'Ordre du Canada et de l'Académie royale des arts du Canada en 1994. En 2000, il obtenait une mention au 10e Grand Prix des métiers d'art du Québec. Quant aux expositions, elles sont trop nombreuses pour les énumérer...

Celle présentée chez Materia, *Maurice Savoie. Un parcours alchimique*, est une exposition bilan plus qu'une rétrospective. Elle pose un regard sur les œuvres du passé, mais s'attarde davantage sur celles des dernières années. On y trouve les documents photographiques des murales des années 1960, comme celle du pavillon du Québec à l'Exposition universelle de Montréal en 1967. On découvre aussi la murale de la chancellerie du Canada à Belgrade réalisée dans les années 1980. Puis, il y a les toutes dernières créations devant lesquelles on demeure souvent interdit. Mais qu'est-ce c'est que ces vases de faïence aux formes indéfinissables ? Et ce bateau relevant au premier abord davantage du bricolage que de la céramique ? Et ces drôles de petits chars allégoriques mêlant émaux, plastiques et autres objets trouvés ? Lisanne Nadeau explique : « Maurice Savoie s'inscrit ainsi dans ce courant récent qui a légitimé non seulement le jeu en art actuel, mais également le croisement des registres, du savant au pseudo naïf. En découle une poésie libre, voire délinquante. » Ces pièces sont sans

contredit audacieuses par l'exploration que l'artiste fait de la matière, par le moulage, le grattage, l'extrusion, par la variété de textures, de couleurs. Bien qu'il y ait toujours à l'œuvre un savoir-faire indéniable, fondamental au travail de céramiste, reste que Maurice Savoie vogue délibérément dans les marges du médium.

ARTS ET MÉTIERS D'ART

Tout cela oblige à réviser certains préjugés concernant la céramique. « Il nous faudra ici, poursuit Lisanne Nadeau, soulever la fameuse dichotomie arts visuels et métiers d'art. Dichotomie le plus souvent stérile, mais persistante, que Materia choisit d'attaquer de front. » Avec *Un parcours alchimique*, on entre au cœur des problématiques que soulève la production céramique de Maurice Savoie, notamment les rapports incontournables entre forme et fonction : « La forme contenant évoque le vide contenu. Une dimension cachée que la terre sert à mettre en scène. » Mais aussi, comme le précise la commissaire, ces créatrices et ces créateurs contemporains se situent « un peu en marge d'une insistante dématérialisation de l'œuvre d'art, où la matière nous semble désormais suspecte ». On découvre aussi sous la plume éclairante de Lisanne Nadeau quelles sont les spécificités de ce médium et ces lieux possibles de transgression. Mais aussi que l'objet de céramique, plusieurs fois millénaire, serait « comme un inconscient collectif que la matière activerait sur son passage. La terre, le contact avec la main, le façonnage d'un profil, toujours en recréant ce volume ample et qui contient. » Ce langage propre à la céramique, c'est aussi celui du trompe-l'œil où un couvercle se dissimule sous des excroissances farfelues. On pourrait multiplier les pistes qu'ouvre l'analyse de Lisanne Nadeau. Demeure en mémoire, à la suite de la découverte de la céramique de Maurice Savoie, un sentiment de déférence pour cet artiste. Pour son entêtement propre aux grands créateurs, à ceux qui font fi des modes et des préjugés. C'est cette volonté d'aller jusqu'au bout, d'aller toujours de l'avant qu'on reconnaît chez Maurice Savoie qui cherche encore manifestement à « s'étonner lui-même ».

NATHALIE CÔTÉ

Monuments. Considérations sur l'art et la guerre autour de l'œuvre de Dominique Blain. Catalogue d'exposition. Commissaire : Louise Déry, Galerie de l'UQÀM, Montréal, 2004. 228 pages. Ill. n/b.

Intitulé *Monuments*, cet ouvrage est moins un catalogue d'exposition qui ne ferait que souligner par des textes l'apport d'une œuvre présentée à l'hiver 2004 à la Galerie de l'UQAM dans le parcours artistique de Dominique Blain, qu'un livre offrant la possibilité de discourir à partir du travail de l'artiste sur les questions d'ordres éthique, politique et muséologique entourant la sauvegarde des œuvres d'art. Regroupant plusieurs collaborateurs — le philosophe Georges Leroux, l'historienne et commissaire d'art actuel Anne-Marie Ninacs, le directeur général du Musée national des beaux-arts du Québec John R. Porter et la commissaire et historienne de l'art Louise Déry —, cet ouvrage permet en effet, dans le « contexte mondial actuel », de réfléchir à la situation de l'art en temps de guerre, situation qui demeure d'une actualité troublante lorsqu'on pense au récent pillage du patrimoine irakien lors du bombardement de Bagdad.

Pour un historien de l'art, il ne fait aucun doute que la guerre est un événement déplorable lorsqu'il s'agit de la conservation d'œuvres d'art. J. R. Porter rappelle la saga entourant un trésor de guerre polonais qui, à partir de 1939, s'est retrouvé à Québec avant de reprendre le chemin de Cracovie en 1961. Mais ces trésors ont souvent connu dans l'histoire des scénarios plus catastrophiques. Compte tenu de leur valeur financière, ils se retrouvent, de connivence avec un marché de l'art sans scrupule, dilapidés aux quatre coins de la planète. Comme le dit L. Déry : « il y a peu de distance entre la guerre et la convoitise, de même qu'entre les marchands d'armes et les marchands de patrimoine spolié ». Ces dévastations offensantes pour l'identité culturelle d'un peuple ont sans doute toujours eu lieu, mais c'est au 20e siècle qu'une accélération de ce phénomène exige plus que jamais une prise de conscience de la part de la communauté internationale. Comme le mentionne G. Leroux, il s'agit d'une destruction de la culture et de sa fragile mémoire qui doit maintenir intact ce qui mérite d'être sauvegardé.

Or, c'est ce que suggère *Monuments* de D. Blain — qui n'en est pas à sa première œuvre à propos des conséquences de la guerre sur le monde. Produite en 1997-1998, cette sculpture est une allégorie de l'œuvre intitulée *L'Assomption*, conçue en 1516 par le Titien. Incluant une immense caisse et douze photographies, la sculpture de Blain suggère donc le sauvetage et le transport par les habitants de Venise de l'œuvre du maître alors que la ville était bombardée entre 1914 et 1917. Mais *Monuments* est-elle seulement une œuvre sur le sauvetage d'une œuvre ? S'agit-il du désir de garder présentes les œuvres jugées éternelles ? Si elle est d'abord une « invitation à penser la menace et le péril » (Leroux), qu'en est-il de la valeur artistique de *Monuments* en tant qu'œuvre actuelle ? Un très beau texte de Anne-Marie Ninacs va justement porter uniquement son regard sur cette caisse vide installée au beau milieu de la galerie. Bien qu'elle nous parle de monument, cette œuvre n'est sans doute qu'une sculpture de monument, celle qui nous offre comme point de départ une histoire à construire. Celle qui, tout comme la boîte en carton du Petit Prince, nous renvoie « à notre pouvoir d'invention ». C'est donc, au dire de Ninacs, « implicitement de son propre travail que l'artiste nous entretient ». Celui qui n'a plus le même rapport au temps, ni à la mémoire, et qui forcément questionne le présent autrement. En effet, comment sauvegarder aujourd'hui les traces trop souvent éphémères de notre pouvoir d'inventer ?

ANDRÉ-LOUIS PARÉ

MICHAËL LA CHANCE, *La culture Atlantide*, Éd. Fides, coll. Métissages, Montréal, 2003, 179 pages.

« Qu'est-ce que notre culture nous laisse imaginer comme culture ? » C'est ainsi que Michaël La Chance, philosophe, écrivain et professeur d'histoire et de théorie de l'art à l'Université du Québec à Chicoutimi, nous convie au problème de la fonction de l'art au sein de nos sociétés occidentales contemporaines. De là bien sûr un double emploi du mot culture, de ce qu'il signifie aujourd'hui. C'est pourquoi l'auteur parle d'une dualité à propos de cette culture Atlantide, référant au mythe grec de la Cité disparue. Celle-ci correspond soit à une partie submergée et confuse de ce que devrait être la culture, soit à une culture spectacle, celle qu'Hollywood et Disney proposent comme modèles. Le malheur étant que la première est attirée par la seconde. La culture comme héritage ayant déjà sombré, sinon tendant à se banaliser à travers le culte du spectacle qui se montre sous le règne triomphant des médias.

L'ouvrage de La Chance dissèque donc ces deux tendances de la culture occidentale. Pendant longtemps, l'art comme la science étaient du côté de la découverte et de l'invention. Ils avaient à voir avec la transcendance. Ils portaient les traces de l'histoire monumentale et, par les œuvres, étaient garants de notre mémoire collective qui nous liait au monde. Aujourd'hui, l'art est comme une île, un continent à la dérive, et les artistes des Robinson. Soit que ces derniers tentent de se mettre en scène et visent à répondre à l'urgence de notre culture, soit qu'ils demeurent fidèles au désir d'imaginer et d'expérimenter ce qui les astreint à un monde marginalisé. Dans le premier des cas, l'histoire est connue et a souvent été ressassée. Les musées, lieux de conservation, se sont transformés en des espaces de divertissements pour touristes. Les expositions sont davantage présentées comme de purs produits culturels. Enfin, sur le plan de la critique, c'est le néant. Lorsque l'art devient une simple vitrine étatique, il n'y a plus de discours, mais seulement des commentaires sympathiques qui tuent le dialogue. Dans le second cas, on se retrouve avec la force tranquille

Sylvia Daoust 1902-2004

ESPACE REND HOMMAGE À MADAME SYLVIA DAOUST, L'UNE DES PIONNIÈRES DE LA SCULPTURE AU QUÉBEC.

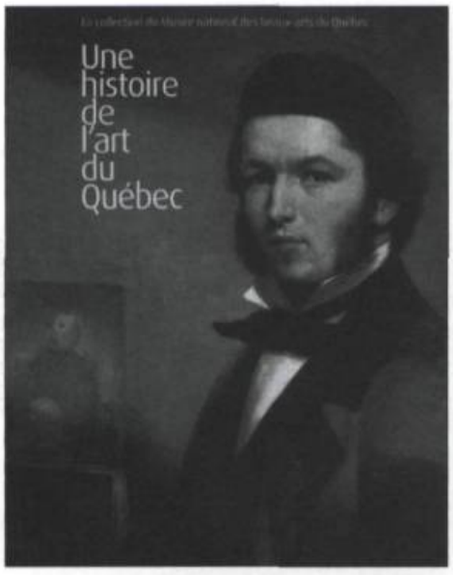
SYLVIA DAOUST travaillant au plâtre du *Monument Édouard-Montpetit*, 1966-1967. Photo : H. Frankel.

de celui qui résiste. Mais cette résistance ne peut se faire dans l'isolement et le retrait individualiste. La culture Atlantide est tout de même une culture, elle doit trouver des lieux pour s'exposer. Il y a donc chez La Chance une ouverture possible. « La recherche atlantidienne est recherche, dit l'auteur, d'une poétique du monde. » En tout cas, les artistes atlantidiens qu'il nous présente sont loin d'être en retrait puisqu'ils se nomment, entre autres, Mans Wrange, Éric Simon, Peter Eisenman et Joseph Beuys.

Hormis certaines remarques intéressantes sur « l'expositonnisme » ou encore le « dilemme critique », cet essai aurait eu avantage à clarifier l'idée pourtant centrale de la culture Atlantide qui, en voyageant entre le mythe passé et la nouvelle Atlantide identifiée à la mondialisation, demeure plutôt vague et indéfinie.

ANDRÉ-LOUIS PARÉ

LIVRES ET DOCUMENTS REÇUS



La collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Une histoire de l'art du Québec, sous la direction d'Yves Lacasse et John Porter, © Musée national des beaux-arts du Québec, 2004, 268 pages.

Voilà une heureuse façon de parcourir chronologiquement l'histoire de l'art du Québec — et d'ailleurs — dans ce très beau livre où sont regroupés plus de 180 artistes et plus de 200 œuvres reproduites en couleurs. Publié également dans une version anglaise, l'ouvrage se veut « un nouveau pas en avant visant à rendre l'art de plus en plus accessible ». info@mnba.qc.ca

Vingt ans d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement 1981-2001. © Gouvernement du Québec, 2004. 131 pages.

Cet ouvrage de référence, qui dresse un bilan de deux décennies d'application de la Politique d'intégration des arts dans les diverses régions du Québec, comprend un historique et des textes signés par une douzaine de collaborateurs, dont Lisanne Nadeau, Laurent Bouchard, Ghislain Papillon et Jules Chevrier. D'une facture soignée et « classique », le livre est abondamment illustré de photographies en couleurs : «Le parcours textuel et visuel que nous vous proposons ici, lit-on en "Avant-propos", cherche à mettre en lumière les merveilleuses possibilités que cette politique aura en effet offertes à des centaines de créateurs et de créatrices, mais il tente également d'analyser les contraintes auxquelles ils sont confrontés. »

EMMANUELLE VIEIRA, LINE OUELLET, *Design d'exposition. Dix mises en espace d'expositions au Musée national des beaux-arts du Québec,* © Musée national des beaux-arts du Québec, 2004. 136 pages. info@mnba.qc.ca

Ce « magnifique livre d'art, une première en muséologie », présente — en français, en anglais et... en couleurs — l'envers du décor de dix expositions, soit le travail toujours méconnu de mise en situation élaboré par les designers, scénographes et architectes : Denis Allison, Dyane Plourde, Daniel Castonguay, Bosses Design, Atelier Big City, Atelier in situ, David Gaucher et Simon Guilbault.

GAÉTANE DUFOUR, *La modernité devient patrimoine. L'église Saint-Thomas-d'Aquin de Saint-Lambert,* Les Éditions Carte blanche, © Gaétane Dufour, 2004, 132 pages. carteblanche@vl.videotron.ca

Après un survol de l'évolution de l'architecture des églises entre 1850 et 1975, le livre s'attarde sur l'église Saint-Thomas-d'Aquin de Saint-Lambert, inaugurée en 1967. « Cette église, précise l'auteure, est un des exemples que plusieurs spécialistes en histoire de l'art et de l'architecture aimeraient voir protégée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec comme un cas exemplaire du patrimoine moderne québécois. La question du patrimoine religieux revêt une importance particulière en cette période de réorganisation des lieux culturels. Une question se pose : quelles églises conserverons-nous ? Les monuments les plus anciens ? Les plus stratégiques sur le plan touristique ? Les plus valeureux sur le plan esthétique ? » Parmi les artistes qui ont travaillé à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, notons Charles Daudelin pour les objets et les meubles liturgiques, Marcelle Ferron pour la verrière et Claude Bettinger pour le triptyque absidial.

Mémoire vive + L'algèbre d'Ariane, Dare-Dare, Centre de diffusion d'art multidisciplinaire de Montréal, © Les auteurs, les artistes et Dare-Dare, 2004. s.p.

La publication rend compte et garde une mémoire de deux événements mis sur pied par le centre d'artistes Dare-Dare : *L'algèbre d'Ariane* réalisé en 2000 avec la collaboration du centre Les Brasseurs Art Contemporain de Liège — où l'on se réappropriait un bâtiment à Montréal et une ancienne brasserie à Liège ; et *Mémoire vive* où Raphaëlle de Groot a invité dix artistes et collectifs « à proposer dans la ville divers gestes et interventions qui, utilisant l'histoire comme matière première, activaient la mémoire individuelle et collective».

JOHN K. GRANDE, *Art Nature Dialogues. Interviews With Environmental Artists,* © State University of New York Press, Albany, 2004, 251 pages. www.sunypress.edu

L'auteur s'entretient avec plus de vingt artistes — canadiens et étrangers — dont le travail est concerné par la nature et l'environnement, dont : Patrick Dougherty, Nils-Udo, Bill Vazan, Alan Sonfist et Mike MacDonald. Chaque artiste, souligne l'auteur, « has a particular way of working with nature, of expressing their art in tandem with nature. Each brings their own specific experience to bear on this new paradigm ».

ARMAND VAILLANCOURT. *Sculpture de masse,* catalogue d'exposition, Musée du Bas-Saint-Laurent, © Les Éditions Mus'Art, 2004, 143 pages. mus–art@mbsl.qc.ca

Le livre témoigne de « la première rétrospective et la plus importante exposition de l'Œuvre de l'artiste » (Guy Bouchard). Présentée en quatre langues — français, anglais, espagnol et... mandarin ! —, la publication retrace le parcours de Vaillancourt de 1950 à aujourd'hui avec des textes de divers collaborateurs : John K. Grande (commissaire de l'exposition), Guy Sioui Durand, Glen Harper et Françoise Sullivan.

PIERRE BOURGAULT, *NNNEEESSSSSOOONN au 47ième parallèle,* catalogue d'exposition, L'Œil de Poisson, Québec, © L'Œil de Poisson, les artistes et les auteurs, 2003, 72 pages. oeildepoisson@meduse.org

Le livre — bilingue — comprend un essai de la commissaire Louise Déry qui souligne certains enjeux de la production de l'artiste et un texte de Guy Sioui Durand. En troisième de couverture, on retrouve également un cd : *Sonates bathymétriques*.

GENEVIÈVE CRÉPEAU, *Je vivrai, je m'appelle Michelle*, livre-disque d'artiste, 2003, 119 pages. www.jevivrai.net

Le livre-disque rend compte de la performance de l'artiste Geneviève Crépeau qui, durant plus d'un an, a créé et joué le personnage de Michelle. Il « comprend des artefacts photographiques témoignant d'actions, de performances et de manifestations spontanées. Le disque regroupe diverses expériences sonores telles que chansons, spectacles réalités, textes poétiques et reconstitutions d'actions posées. »

LOUISE PAILLÉ, *Livre-livre. La démarche de création*, © Éditions d'art Le Sabord et Louise Paillé, 2004, 158 pages. www.lesabord.qc.ca

Artiste multidisciplinaire et théoricienne de l'art, Louise Paillé élabore un essai où sont jumelés l'approche théorique et le récit de l'autoanalyse de son projet de création *Livre-livre* : « La démarche de création, note l'auteure, n'est pas l'apanage de l'artiste, mais bien une capacité à établir un type distinct de relations vitales et dynamiques entre soi et le monde. Ce qui est particulier au créateur en arts visuels, c'est la nécessité d'actualiser cette démarche dans un projet de création à la fois formel et plastique, de réussir à passer du pressenti ou du senti ou du pensé à l'action dans la construction d'une œuvre. »

SARKIS. *2 600 ans après 10 minutes 44 secondes*, catalogue d'exposition, © Galerie de l'UQAM, Sarkis et Louise Déry, 2004, 148 pages. www.galerie.uqam.ca

Magnifiquement illustré de nombreuses photos en couleurs, ce catalogue bilingue témoigne de l'exposition de l'artiste, l'automne dernier. Une exposition qui, selon Louise Déry, commissaire et directrice de la publication, « joue sur plusieurs régimes de représentation de l'image. Au-delà de l'affect, qui marque avec singularité l'esprit de Sarkis à l'œuvre dans sa saisie d'expériences sensibles qui sont d'abord les siennes mais qu'il souhaite transmettre, se trouve un effet de structuration conceptuelle et formelle quasi inépuisable ».

ALICA — Alliance pour la circulation de l'art, catalogue d'expositions, © 3e impérial, les artistes et les auteurs, Granby, 2003, 112 pages. www.3e-imperial.org

La publication présente huit projets d'art « contextuel et manœuvrier » réalisés dans différentes régions du Québec à l'automne 2001, dont celui de Yves Gendreau dans le Témiscouata, de Danyèle Alain à Sainte-Anne de La Pocatière et de Philippe Côté dans le quartier centre-sud de Montréal. ←

30 juin > 26 septembre
June 30 > September 26

Artefact 2004
SCULPTURES URBAINES
URBAN SCULPTURES

Le **dimanche 26 septembre** 2004
à la Maison Smith
1260, chemin Remembrance, sur le mont Royal

15 h 00
Visite commentée par Gilles Daigneault, commissaire de l'événement

17 h 00
Lancement du catalogue

Monique BERTRAND
Martin BOISSEAU
Ani DESCHÊNES
DOYON-RIVEST
André DU BOIS
Lucie DUVAL
Raymond GERVAIS
Michel GOULET
NEVA-GOTTHILF
Daniel OLSON
Yannick POULIOT
Alan STOREY
Louise VIGER

PARC DU MONT-ROYAL